



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2011
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

3^e PRIX
L'ASSASSIN
AVAIT
LES ONGLES
COURTS

CHRISTIANE DESROSIERS
LACHINE

Il était une fois un saumon. Gros, laid, sans menton, il glissa dans la pièce jusqu'à un bureau de bois noir sculpté comme une proue de navire et y déposa un dossier épais comme un mur de prison. Par-dessus ses lunettes en demi-lune, il me jeta un regard méprisant de ses petits yeux chassieux avant de faire un signe de tête à un huissier au corps couvert d'écaillés. Ce dernier ouvrit une porte dissimulée derrière un rideau d'algues gluantes et des trombes d'eau s'engouffrèrent dans la pièce. Je me mis à courir. Le gros saumon enleva son chapeau et, de ses lèvres épaisses, tira sur une pipe d'où s'échappait une fumée noire qui vola vers moi en faisant des cercles concentriques qui s'approchèrent de mon cou et s'enroulèrent, s'enroulèrent, s'enroulèrent...

– Hey! Réveille-toé! Y'a pus personne! On ferme! dit le barman en me secouant par l'épaule et en m'envoyant la fumée de sa cigarette à la figure.

Je me réveillai et levai la tête de la table pendant qu'il essuyait la bière que j'y avais renversée et qui avait coulé sur le plancher.

– Tasse-toé! marmonna-t-il en me poussant sans ménagement.

Je me levai en titubant, me demandant ce que je faisais là. Je travaillais trop. J'en étais rendu à m'endormir n'importe où. Puis, je me rappelai. J'étais entré là par découragement. On était fin septembre et l'été s'étirait. Un gros homme sentant la sueur et respirant fort était descendu de mon taxi au coin de la rue Saint-Laurent sans me laisser de pourboire. Je m'étais senti écœuré de conduire jour après jour des gens insignifiants dans des rues encombrées. Tournant la tête, j'avais aperçu au-dessus d'une porte une affiche où était peinte une femme assise sous un palmier près d'une dune faisant face à une mer turquoise. On y lisait La BarKhane bistro-bar. J'avais chaud. Ma chemise me collait au dos. Cette mer factice m'avait attiré. Par miracle, j'avais trouvé une place pour garer mon taxi. La salle aux murs turquoise comme la mer de l'affiche était fraîche et décorée de palmiers de pacotille. Quelques clients traînaient au bar. J'avais choisi une table près du mur. Une plantureuse rousse aux griffes rouges, probablement jolie sous son maquillage, s'était avancée vers moi. J'avais commandé une bière. Elle était retournée au bar où s'agitait un petit homme tout en nerfs. Il avait une discussion animée avec une femme mince aux longs cheveux bruns et droits qui descendaient jusqu'à ses hanches. Ils parlaient bas, mais des « ...pourquoi pas? On en a déjà discuté... on n'a pas d'argent... on a décidé... » parvenaient jusqu'à moi.

– Vito! Une bière pression... avait crié la serveuse pour couvrir leur querelle.

Le petit homme avait rempli le verre et le lui avait tendu d'un geste impatient. La femme qui était assise devant Vito s'était levée, avait eu un signe d'exaspération et lui avait crié : « T'es rien qu'un pauvre type! » Lorsqu'elle s'était retournée, j'avais vu ses yeux verts, et eu un coup au cœur. Elle s'était dirigée vers la porte et, sans réfléchir, je m'étais levé pour la suivre. Mais la rousse plantureuse était arrivée au même moment avec mon verre de bière et j'avais dû régler le prix de ma consommation. Lorsque j'avais pu regarder dehors, l'inconnue avait disparu.

– Ces deux là, ça marche jamais, avait remarqué la rousse avant de retourner vers le bar.

J'avais avalé une gorgée de bière en vitesse et j'étais retourné vers mon taxi. La ville ne m'avait plus semblé aussi glauque puisqu'elle y était. Chaque fois que j'avais tourné le coin d'une rue, j'avais espéré la voir apparaître. Mais la nuit était tombée et j'en avais été pour mon reste. J'étais retourné à La BarKhane et m'étais affalé sur la même chaise. La serveuse m'avait reconnu et, comme pour un habitué, avait crié : « Vito! Une bière pression! » Je m'étais endormi la tête appuyée sur la table comme un vieil ivrogne et j'avais renversé ma consommation.

Maintenant, j'étais seul sur le trottoir de la Main à l'heure où elle s'endort. Je rentrais chez moi et me jetai tout habillé sur le lit. Je dormis d'un sommeil agité où les tables se déplaçaient toutes seules et me barraient le passage vers mon inconnue pendant que des verres de bière vides étaient amenés par des serveurs à tête de saumon. Je me réveillai en sueur au petit matin. Je pris une douche et avalai un café en me disant qu'il valait mieux oublier cette femme. Mais, je ne savais pas ce qui m'attendait.



J'avais quitté mon appartement de la rue Goyer à la même heure que d'habitude, conduit des gens en retard à leur travail comme d'habitude, livré la commande du matin des laboratoires Faucher comme d'habitude. C'était l'heure creuse où je vais prendre un café chez Maurice. Je suis très fort pour refaire le monde devant un café qui tiédit et lui me raconte des histoires qu'il croit drôles et que j'oublie aussitôt. Je tournais le coin de la rue du Parc lorsque Martin, le réparateur, me demanda de prendre une cliente sur la rue Saint-Joseph. Tant pis pour le café. Quelques minutes plus tard, je me retrouvais devant une clinique d'avortement. Une femme à l'air fragile attendait sur le pas de la porte. Elle avait des cheveux bruns qui descendaient jusqu'à ses hanches et portait des lunettes de soleil malgré le temps

gris. Elle descendit lentement les marches et monta dans ma voiture. Je la regardai pendant un moment sans rien dire, comme un idiot que j'étais devenu. L'avant-veille, je l'avais cherchée une partie de la nuit et elle était là, devant moi. Je sortis de ma torpeur pour lui demander d'une voix incertaine : « Où est-ce que je vous conduis ? » Elle avait bredouillé une adresse sur la rue Barclay et s'était mise à pleurer comme si le fait d'avoir ouvert la bouche avait annihilé l'effort qu'elle faisait pour retenir ses larmes. J'avais démarré en jouant les indifférents. En réalité, j'oscillais entre la joie et la consternation. J'étais heureux de l'avoir retrouvée et d'apprendre qu'elle habitait la rue derrière chez moi. En même temps, j'étais désolé pour elle. N'en pouvant plus, j'arrêtai mon taxi sur le bord du trottoir et lui proposai d'aller prendre un café. Elle avait fait non de la tête. Devant mon refus de reprendre la route tant qu'elle était dans cet état, elle s'était laissé convaincre. Je l'avais amenée chez Maurice. Elle s'était dirigée vers le fond de la salle en reniflant et en s'essuyant les yeux du revers de la manche de sa veste jeans. Elle avait gardé la tête baissée pendant que je passais la commande. Maurice en s'éloignant m'avait jeté un regard méchant comme si c'était moi qui avait mis ma passagère dans cet état. Lorsqu'il eut placé devant nous les tasses fumantes, elle enleva ses lunettes noires et étira ses lèvres en un semblant de sourire avant de me demander si j'invitais toutes mes clientes à prendre un café. Je lui répondis que je n'avais jamais eu de cliente aussi désespérée qu'elle. Elle recommença à pleurer pendant que je me traitais de tous les noms d'oiseaux. J'attendis. Elle renifla et s'essuya de nouveau les yeux du revers de sa manche. Je n'osais plus parler de peur de déclencher une autre crise de larmes. Tout à coup, elle prit une grande respiration et me déclara qu'elle allait mieux. Elle se leva, fouilla dans son sac et me jeta quelques billets sur la table. Je lui demandai ce qu'elle faisait. Elle me répondit qu'elle allait prendre l'autobus et me planta là. Maurice s'approcha et me secoua l'épaule :

- Qu'est-ce que tu lui as fait, à celle-là? ironisa-t-il. J'te l'ai toujours dit : t'es pas juste un gaucher. T'es gauche.
- J'ai rien fait. Fous-moi la paix. Laisse faire tes jeux d'mots foireux, grognais-je.
- C'était just' une blague...
- J'ai pas envie d'écouter tes blagues aujourd'hui, dis-je en sortant du restaurant.

Je n'étais pas d'humeur à me faire rappeler mes nombreux échecs amoureux et je regrettai de lui avoir parfois raconté quelques épisodes douloureux de ma vie.

Les jours qui suivirent, je repassai en boucle dans ma tête mes quelques minutes avec elle. J'en étais venu à imaginer que ses yeux mouillés m'avaient supplié de l'aider lorsqu'elle m'avait regardé par-dessus sa tasse de café. Je connaissais son adresse et, chaque fois que j'en avais l'occasion, j'allais sur la rue Barclay où les immeubles de briques rouges ressemblent comme des frères jumeaux à ceux de la rue Goyer. Des immeubles peuplés de coquerelles, de rats bien nourris et d'enfants affamés. Un matin, la chance me sourit. Je la vis sortir de chez elle et se diriger vers la Côte-des-Neiges. Je la suivis. Elle s'aperçut de ma présence et s'arrêta. Je lui offris de monter mais elle refusa. J'insistai en lui disant qu'elle m'avait laissé trop d'argent l'autre jour au restaurant. Elle hésita puis monta en me disant que c'était juste pour cette fois. Elle était en retard. Elle me demanda si j'étais toujours aussi honnête et si je poursuivais mes clients pour les rembourser. La conversation continua sur ce ton jusqu'à ce que nous arrivions devant chez Sandrovsky et Hachelson, un petit cabinet d'avocats miteux au coin de la rue Guy, où elle était réceptionniste. Maintenant, je savais où elle travaillait. En prime, en sortant de la voiture, elle m'avait souri.

Le lendemain, je recommençai mon manège. Au fil des jours, cela devint une habitude. Tous les matins, j'attendais Nora – j'avais fini par apprendre son nom – près de la Côte-des-Neiges et l'amenaï au coin de la rue Guy. Elle refusait que j'aïlle la chercher chez elle pour éviter les commérages. Elle n'avait pas de quoi se payer mes services tous les jours et nous avions conclu une entente. Puisque je livrais un paquet pour les laboratoires Faucher au centre-ville tous les matins, elle me donnerait le prix de son billet d'autobus. Nous étions devenus des amis. C'est elle qui le disait. Par petites touches, un matin à la fois, elle me brossa le tableau de sa vie. C'est ainsi que j'appris qu'elle était mariée depuis deux ans à Vito Cordeone. Je lui demandai ce qu'il faisait dans la vie.

- Y travaille dans un bar. En fait, y est presque associé...
- Ah, oui? avais-je répondu innocemment. Où ça?
- La BarKhane. Sur la rue Saint-Laurent. Tu connais?
- J'sais pas. P't-être ben. J'arrête souvent ici et là et j'me souviens pas toujours du nom d'la place, dis-je en freinant brusquement à un feu rouge.

Une sorte de pudeur m'avait retenu. Je n'osais pas lui dire que j'y étais déjà allé, encore moins que je l'y avais vue et que j'avais essayé de la suivre. Comme si elle avait senti mon malaise, nous n'avions plus ouvert la bouche pour le reste du trajet.



Le lendemain, elle arriva en retard avec l'air renfrogné et de grands cernes sous les yeux. Elle était enfermée dans un silence que je ne tentai pas de briser. Puis elle explosa.

– Maudit con! lança-t-elle.

Surpris, je me retournai vers elle et faillis emboutir le camion devant moi.

– Qu'est-ce qui te prend? demandais-je.

– C'est pas toi. C'est Vito! Y m'a encore faite chier avec sa maudite ch'mise neuve. Ça s'rait de ma faute si a l'a rétréci! Y dit que j'sais pas faire le lavage. Y le f'ra lui même la prochaine fois! Si y arrêtait de manger ses maudits hot-dogs, y aurait pas de bedaine!

Je compatissais et elle ouvrit les vannes. Vito critiquait ses jupes trop serrées, ce qu'elle cuisinait, sa façon ce se coiffer, sa meilleure amie Marie-Lyne, sa famille, les films qu'elle écoutait... Vito savait tout, avait une opinion sur tous les sujets. Un peu calmée, elle se tut pour ensuite ajouter que c'était vrai qu'elle ne savait pas faire grand-chose. Dernièrement, au bureau, elle avait oublié de poster la copie d'un important contrat à un client et cela avait failli causer une catastrophe. Son patron l'avait avertie. La prochaine fois elle serait mise à la porte et même l'intervention de Mohamed ne pourrait pas arranger les choses.

Elle arriva chez Sandrovsky et Hachelson un peu soulagée. Moi, cela n'avait qu'augmenté mon obsession pour Nora et Vito Cordeone. Et puis, une autre question me tracassait : qui était Mohamed?

Quand je repense à cette époque, je ne me souviens que du trajet matinal avec Nora et des soirées que je passais de plus en plus souvent assis au fond de la salle turquoise de La BarKhane à manger des sandwiches et à boire de la bière. Je ne jouais même plus au hockey avec Martin et les copains. Une espèce de masochisme me ramenait à La BarKhane tous les soirs. J'eus de la chance. Nora ne vint jamais relancer son cher Vito. Je ne sais pas ce que je lui aurais raconté. Assis dans mon coin, j'observais Vito. Ce petit homme sec, aux cheveux noirs, tout en nerfs, gesticulait sans arrêt et avait des théories sur tous les sujets possibles. Il lavait les verres derrière le comptoir et essuyait le plancher à l'heure de la fermeture. Rien qui ressemblait à un associé très important. Ce roi de pacotille régnait sur le tiroir caisse. Il surveillait de près tout ce que Laurie, la plantureuse rousse, faisait et cela la mettait en rage. Plusieurs fois je le vis lui serrer un poignet et, une fois, elle faillit le gifler. Elle n'avait retenu son geste que parce qu'un homme grand et chauve à la peau foncée, que Vito appela Mohamed, était sorti de la cuisine. Vito s'était rengorgé et moi j'avais répondu à la question que je me posais : Mohamed était le patron de La BarKhane.

À la fin de la soirée, lorsque j'avais trop bu, je me prenais à imaginer Vito au lit avec Nora et cette image me rendait malade. Je commandais alors une autre bière et je m'enfonçais un peu plus. Les feuilles avaient eu le temps de rougir de honte dans les arbres lorsque je décidai que c'en était assez et que je ne remettrais plus les pieds là. À travers l'espèce de brume où je me trouvais ce soir là, m'apparut une chose si évidente que je me demandai pourquoi je n'avais pas pris cette décision avant. J'allais convaincre Nora de quitter Vito.

Le temps avait passé sur la ville. Nous étions à la fin d'octobre et mes revenus baissaient dangereusement. Je m'étais mis à dîner chez ma mère presque à tous les jours. C'était facile. Elle habitait la même rue que moi. La veille, elle m'avait fait remarquer sur un ton aigre que je ne me donnais plus la peine d'apporter le litre de lait et que je ne faisais même plus semblant d'écouter ce qu'elle me racontait. Elle n'était pas dupe de ce qui m'arrivait mais je n'avais pas envie de le lui expliquer. Il me fallait faire preuve de courage et reprendre mes affaires en main. C'était tout. Ce soir-là, je ne suis pas allé à La BarKhane. Au volant de mon taxi, je me répétais toute la soirée pour m'en convaincre, que les choses allaient changer et que Nora serait bien plus heureuse avec moi. Pour commencer, j'allais l'inviter à sortir.

Le lendemain matin, je suis arrivé plus tôt à notre lieu de rendez-vous, bien décidé à lui parler. À l'heure habituelle, elle était là. Elle avait l'air joyeux même si elle commença par se plaindre de la pluie qui inondait la ville. Puis elle ajouta :

– Tu devineras jam...

Je l'interrompis avant de perdre le peu de courage que j'avais mis toute la nuit à ramasser.

– Nora! Est-ce que tu voudrais venir au cinéma avec moi ce soir?

– Avec toi! s'exclama-t-elle d'un ton d'incrédulité et en me regardant d'une drôle de façon.

– Ouais! Avec moi! répétais-je, dépité par le ton qu'elle avait pris pour me répondre.

J'ajoutai : « C'est jeudi. Vito va être au bar... »

– Mais... Mais... On est des amis, c'est tout... Et puis, j'suis mariée...

– Justement! Mariée avec un gars qui t'rend malheureuse, affirmai-je avec une assurance qui me surprit moi-même.

– C'est juste des chicanes comme ça...

– Moi, j't'aurais pas demandé d'te faire avorter... répondis-je dans un soufuffle en évitant de la regarder.

Nous n'avions jamais abordé la question. Après un silence qui me parut interminable, elle répondit :

– On était dans une passe difficile. Et pis, j'veux pas parler d'ça! Là, ça s'ra pus pareil. Vito a gagné cent cinquante mille piastres à la loterie! C'est ça que j'voulais t'dire tantôt. Depuis l'temps qu'y dépense son argent là-dessus! Y va enfin être assez riche pour devenir l'associé de Mohamed pis on va s'acheter une belle maison et tout va être différent, déclara-t-elle comme un enfant qui a bien appris sa leçon.

Nous venions d'arriver au coin de la rue Guy lorsqu'elle acheva sa tirade. Elle sortit de mon taxi en claquant la porte. Il pleuvait et elle courut vers l'entrée de l'immeuble sans regarder en arrière. Je la laissai, déçu et perplexe, me demandant si elle croyait elle-même ce qu'elle venait de m'affirmer. Et puis, elle n'avait pas répondu à ma question. Enfin, pas de la façon dont j'aurais voulu.

Ce jour là, je tournai en rond dans la ville. On était le 31 octobre. J'avais l'impression que tout était irréel. Des gens s'étaient déguisés pour fêter l'Halloween. Je refusais un client sur deux et cela n'arrangeait pas mes affaires. Vers quatre heures, écœuré, je retournai à La BarKhane. Pas pour y boire un verre ou y manger un sandwich. J'avais décidé de parler à Vito. En fait, je ne savais pas ce que j'avais décidé. Il n'y avait pas d'autres clients et j'étais planté près de la porte. Vito n'était pas là. Laurie s'est avancée vers moi.

– T'es ben de bonne heure aujourd'hui! Tu viens pas t'asseoir?

Pour garder une contenance, je me suis dirigé vers ma table habituelle et j'ai demandé une bière. Laurie s'est dirigée vers le bar et m'a rapporté ma commande puis, est retournée à la caisse pour chercher la monnaie. À ce moment, Vito est sorti de la cuisine.

– Hey! Qu'est ce que tu fais? J't'ai dit de jamais toucher à la caisse!

– T'as rien qu'à rester à ta place! Et pis, t'es pas le boss icite! Mohamed m'a jamais interdit de toucher à...

Vito la prit par le poignet et la tira vers la cuisine. Laurie lui cria de la lâcher en se débattant. Je m'approchai derrière la porte. J'arrivai juste à temps pour l'entendre traiter Vito d'enfoiré et de petit bouffon pendant qu'elle massait son poignet endolori. Vito lui répondait qu'il l'avait vue au moins deux fois prendre de l'argent dans la caisse et que, lorsqu'il serait copropriétaire, il allait la mettre dehors. Elle le gifla et lui dit qu'elle n'était pas une voleuse et que, s'il répétait cela, elle le tuerait. Elle ajouta qu'il n'était qu'un pauvre petit con, que ce ne serait jamais lui le patron. À ce moment, Mohamed était entré par la

porte qui donnait sur la ruelle. Il avait demandé à Laurie de retourner en avant. Il n'y avait plus personne pour servir les clients. « Tu vas pas le croire j'espère! avait dit Laurie. J'ai rien fait! c'est lui qui... » Mohamed lui avait répondu qu'il allait régler cela. Laurie était sortie en maugréant. J'avais battu en retraite dans les toilettes pour ne pas qu'elle me voit puis, j'étais retourné écouter à la porte de la cuisine. Mohamed disait à Vito qu'il n'était pas le patron que c'était à lui, Mohamed, de prendre les décisions. Vito lui avait répondu qu'il allait avoir l'argent dans deux jours et qu'il était presque son associé. Mohamed rétorqua que c'était Vito qui avait décidé qu'il voulait être son associé mais que lui ne s'était engagé à rien. Vito le menaça de raconter à la police ses petites affaires et ajouta que Sandrovsky et Hachelson ne pourraient pas toujours le protéger. « Attention! avait répondu Mohamed. Si ta p'tite connasse te raconte ce qui la r'garde pas, j'pourrais ben lui faire son affaire! » Je retournai à la toilette pendant que Vito revenait vers la salle, j'attendis quelques minutes et sortis du bar. J'en avais assez entendu. Je roulai comme un fou vers la rue Barclay. J'arrêtai mon taxi devant chez Nora. Il faisait déjà noir et des jeunes déguisés en monstres couraient sur le parterre où poussaient ça et là des arbres rabougris auprès desquels se serraient des bancs de fer à moitié rouillés. Je sonnai. On appuya sur le bouton d'ouverture de la porte. Je montai. Une odeur de chou bouilli et d'épices exotiques me prit à la gorge. En haut de l'escalier, un homme refermait la porte de l'appartement en face de celui de Nora.

– Qu'est-ce que tu fais ici? me dit Nora en ouvrant sa porte.

– Tu pourrais me dire bonjour!

– Reste pas là! Entre! dit-elle.

Elle claqua la porte, déposa une bouteille de vernis à ongles sur la table basse du salon et s'assit sur un divan qui avait connu de meilleurs jours.

– Je t'ai dit de pas venir chez moi! dit-elle en soufflant sur ses ongles rougis.

– Vito est au bar...

– Vito est peut-être au bar, mais Garon, le voisin d'en face est toujours là, lui! C't'une vraie fouine. Y espionne tout le monde. Y risque de dire à Vito qu'un homme est venu ici. Vito y parle souvent. En fait, y s'engueulent. J'pense que Vito lui a emprunté d'argent et qu'y le lui a même pas remis...

Un air de musique western traversa le mur.

- Ah non! Y va pas encore recommencer! J'en peux pas de sa maudite guitare! Y s'imagine que tout l'monde aime sa musique.
 - Justement, si t'en as assez, viens avec moi...
 - Y m'écoeure avec ses ongles longs... Just'dans une main... Pour pincer les cordes comme y dit...
 - De qui tu parles?
 - Le maudit voisin...
 - Laisse faire le voisin. On va aller manger quelque part. Y faut que j'te parle...
- Elle hésitait, soufflant toujours sur ses ongles.
- Ça doit être sec! Allez! C'est vraiment important! suppliais-je.
 - J'pensais que tu m'avais invitée au cinéma...
 - On va commencer par aller manger.
 - Bon. O.K. Mais juste pour manger... Pas longtemps...

Elle enfila sa veste jeans et ramassa son sac à main. Pendant que nous descendions l'escalier, elle me dit à tue-tête : « T'es un drôle de cousin toi. Venir me chercher pour un party d'Halloween. »

- Hein? sursautais-je.
- Regarde derrière toi, chuchota-t-elle. Le vieux Garon est encore en train d'écornifler. Y risque de répéter à Vito que quelqu'un est venu m'chercher. Si y pense que c'est mon cousin, ça va être moins pire.
- Qu'est-ce qui va être moins pire?
- Ah, laisse faire...
- Mais quoi? insistai-je.
- Rien... Rien... Laisse faire.

Je laissai tomber. Je trouverais bien le moyen de revenir sur le sujet pendant la soirée. Sur Côte-des-Neiges, je connaissais un restaurant italien pas trop cher. Il fallait tenir compte de mes moyens restreints. Nous avons commandé une salade César et des spaghettis, puis je demandai au serveur d'apporter une bouteille de Chianti. C'est le seul vin italien que je connais. J'essayais de faire bonne impression. Tant pis pour la dépense supplémentaire. Je voulais la convaincre de laisser Vito et de sortir avec moi. J'attendis que nous en soyons rendus au plat principal pour aborder le sujet qui me tenait à cœur. Je commençai par lui dire que j'étais quelques fois allé boire un verre à La BarKhane. Elle

arrêta de manger et me regarda de ses immenses yeux verts sans rien dire. Je n'arrivais pas à déchiffrer son regard. J'aurais préféré un flot de paroles. Pour combattre mon embarras, je racontai la scène que j'avais surprise quelques heures plus tôt en insistant sur les détails, comme pour me faire pardonner d'avoir fait une mauvaise action. La dispute de Vito avec Laurie qui avait menacé de le tuer, le fait que Mohamed avait dit à Vito qu'il ne deviendrait pas son associé et surtout la menace de Vito qui avait amené Mohamed à lui dire qu'il pourrait s'en prendre à elle. Elle commença par me dire que je dramatisais, qu'on n'était pas dans un film américain. Puis elle s'était fâchée parce que j'étais allé à La BarKhane et que je ne lui en avais jamais parlé. Une autre bouteille de vin aidant, elle s'était un peu radoucie et j'avais réussi à la convaincre qu'elle était en danger. Du coup, elle m'avait presque supplié de l'aider et c'est chez moi que nous avons fini la soirée. Je me rappellerai de ces heures comme les plus belles de ma vie. J'avais convaincu Nora qu'elle n'était pas en sécurité avec Vito. J'avais eu Nora à moi. Moi qui accumulais les échecs amoureux, j'avais enfin trouvé celle qui était pour moi. Je m'étais endormi le nez dans les cheveux de Nora. C'est le bruit insistant de la sonnette de la porte qui me réveilla quelques heures plus tard. Le lit était vide. Je me levai en catastrophe et fit le tour de l'appartement pour rien. Elle avait disparu. C'est en pestant contre mon visiteur inconnu que j'ouvris la porte. Nora entra en trombe. Elle me bouscula, lança son sac par terre et se jeta sur un des deux fauteuils du salon. Le soleil dormait encore et elle portait des lunettes noires comme le jour où elle était montée pour la première fois dans mon taxi. Elle restait là, prostrée. Je m'approchai d'elle et lui retirai doucement ses lunettes de soleil. Son œil gauche était bleui et il y avait des marques rouges autour de ses poignets.

- Qu'est ce qui est arrivé? Qu'est-ce qu'y t'a fait le salaud?

- Il...

Et, comme la première fois dans mon taxi, le fait d'avoir ouvert la bouche avait déclenché un torrent de larmes. J'avais une impression de déjà vu. Je bouillais. Encore Vito! Je mis doucement ma main sur l'épaule de Nora et attendis patiemment. Elle arrêta de pleurer et me raconta en hoquetant :

- Quand tu t'es endormi... j'ai décidé d'aller à l'appartement chercher mes affaires avant que Vito revienne du bar. Mais y était déjà rentré. Y m'a dit que Mohamed l'avait mis dehors mais qu'y allait pas s'en tirer comme ça. Y était pas parlable. Y voulait savoir où j'étais allée vu que Garon y avait dit que j'étais partie avec mon cousin et qu'y ne connaissait pas mon cousin. J'y ai raconté qu'on était allés chez Marie-Lyne...

Elle recommença à pleurer, s'essuya les yeux, puis continua :

– Y a continué à s'énerver... Y m'a serré les poignets. Y croyait pas que j'étais avec Marie-Lyne. Y criait comme un fou. J'savais pas quoi faire. J'étais comme paralysée. Y m'a traitée de menteuse et y m'a frappée. J'suis tombée sur le coin de la table du salon. Y m'a donné un coup de pied pis y est parti en claquant la porte. Je sais pas combien de temps j'suis restée là. J'étais pu capable de bouger. J'ai fini par me relever pis j'ai couru jusqu'ici. J'avais peur qu'y m'attende dehors mais je l'ai pas vu. J'espère juste qu'y m'a pas suivie.

Elle se mit à rire comme une folle. J'attendis. Elle ajouta que sa seule consolation était qu'elle l'avait griffé en plein visage et qu'il avait quatre énormes traces rouges sur la joue droite. Je la serrai un long moment dans mes bras. Pendant que le soleil se levait sur le premier jour de novembre, je lui promis que cela ne lui arriverait plus jamais.

Il ne me restait que quelques œufs dans le réfrigérateur. Je nous préparai à manger. Mais Nora se contenta de picorer dans son assiette. Je n'avais pas plus d'appétit qu'elle. Je lui dis que j'allais sortir pour livrer les paquets des laboratoires Faucher. Je ne devais pas perdre ce travail. Je partis en lui recommandant de m'attendre ici. Je reviendrais bientôt et nous déciderions de ce qu'il convenait de faire. Je roulai comme un fou, faillis avoir deux accidents mais revins rapidement à la maison. J'ouvris la porte, cherchai partout dans l'appartement. Nora avait encore disparu.

Cette fille ne pouvait donc jamais rester en place! Je remontai dans mon taxi et errai un peu. Je n'osais pas sonner chez elle. Je ne connaissais pas sa famille, je ne savais pas où habitait Marie-Lyne et je ne savais même pas si Nora possédait un téléphone cellulaire. Je trouvai le numéro de Sandrovsky et Hachelson. Une voix d'homme peu amène me répondit que Nora n'était pas là aujourd'hui. Midi arriva et, las de tourner en rond, je finis par aller chez ma mère. J'entrai et mis mon manteau dans la garde-robe de l'entrée. Elle me dit que j'avais un drôle d'air et ajouta qu'on était vendredi, que j'avais oublié d'apporter du lait. Je lui dis que j'avais mal à la tête et que je voulais un comprimé avant de sortir. Elle se rendit à la salle de bain pendant que je farfouillais dans la cuisine. J'avalai le comprimé. Elle se remit à couper des légumes près du comptoir. Je pris un manteau et sortis. Lorsque je revins, le steak haché et les légumes étaient sur la table. Elle était en train de servir du thé. Elle me prit le lait des mains :

– Quand c'est que tu vas m'la présenter?

– Qui?

– Ben, celle qui t'fait c't'effet là!

Je haussai les épaules. Je voulais attendre pour présenter Nora à maman. Elle est de la vieille école. Devant mon silence, elle continua :

– Je t'ai jamais vu aussi pâle! Un bon repas va te faire du bien! Tu travailles trop! As-tu assez dormi la nuit passée?

Elle n'attendit pas la réponse et ajouta :

– Sais-tu c'qui est arrivé à ta tante Aline? Hier, a m'a rencontrée...

De temps en temps je hochais la tête ou disais : « Ah, oui? » mais j'aurais bien été incapable de répéter ce qu'elle m'avait raconté. Puis, elle se tut et ramassa les assiettes vides pendant que je tournais en rond dans l'appartement.

– Tu r'tournes pas travailler? me demanda-t-elle.

– Oui, oui. Bientôt! Toi, tu restes là?

– Pourquoi tu m'demandes ça? Où tu veux que j'aïlle?

Elle finit de laver les assiettes et alla s'installer au salon dans son fauteuil préféré. Elle ouvrit le téléviseur et se plaignit que son émission favorite ne passait pas à la même heure que d'habitude. Je traînai encore un peu dans la cuisine, finis de lire le journal et lui dis que j'allais essayer la vaisselle qu'elle avait laissé sécher sur le comptoir. Lorsque je ramassai mes affaires avant de sortir, elle somnolait pendant que deux héros mal embouchés s'engueulaient sur le petit écran.

Je retournai chez moi, mais toujours pas de Nora. J'eus envie de téléphoner à nouveau chez Sandrovsky et Hachelson. J'hésitai, puis me décidai. La même voix peu amène me répondit encore que Nora n'était pas là. L'homme me demanda si je voulais laisser un message. Je raccrochai, retournai dans mon taxi et pris quelques clients. Je repassai deux ou trois fois sur la rue Barclay. Puisqu'elle n'était pas retournée chez moi, à part le bureau d'avocat, l'appartement de la rue Barclay était le seul point qui me rattachait à elle. Vers quinze heures trente, alors que j'amenais un client dans l'est de la ville, j'entendis la nouvelle en écoutant la radio. Un homme venait d'être trouvé poignardé dans le dos dans son logement de la rue Barclay.

Ce ne pouvait être que Vito. Qui d'autre aurait pu être tué sur la rue Barclay. J'éprouvai un sentiment de satisfaction. Je sais que c'est immoral. Mais, tout devenait simple. Il n'y avait plus d'obstacle entre Nora et moi. Du moins, si j'arrivais à la retrouve...



Je suis retourné sur la rue Barclay. Trois voitures de police et une ambulance stationnaient devant l'immeuble. Ce n'était pas le moment d'aller me faire voir. J'ai quitté les lieux et continué à prendre des clients. Cela m'empêchait de trop penser et j'avais bien besoin des billets de banque que je mettais dans mes poches. Vers dix heures, j'en ai eu assez. J'avais faim et je ne savais toujours pas où se trouvait Nora. Je retournai chez moi après m'être arrêté chez Pepito pour acheter une pizza. Je garai mon taxi. Nora était assise sur le perron, recroquevillée sur elle-même, la tête cachée dans ses bras repliés. Le col de son manteau était relevé jusqu'à ses oreilles et les feuilles mortes poussées par le vent de novembre la frôlaient.

- Nora...
- Enfin! Où t'étais passé? geignit-elle.
- Ça s'rait plutôt à moi de te d'mander ça! Tu d'vais m'attendre... répondis-je.
- Tu sais pour Vito?
- J'ai écouté la radio...
- Je peux entrer? J'ai pas envie d'retourner là...

- Viens.

Nous nous sommes assis devant la pizza et l'avons mangée en silence. C'est drôle comme la mort peut vous donner de l'appétit.

- Tu m'as pas dit où t'étais passée. J'ai téléphoné à ton travail. J't'ai cherchée...
- J'suis allée à la pharmacie. J'voulais quelqu'chose pour cacher ça, dit-elle pointant son œil gauche qu'elle gardait caché sous ses lunettes de soleil.
- Après?
- J'me suis promenée. J'sais pas combien de temps. J'aurais voulu aller au bureau. C'est pas le temps d'me mettre mes patron encore plus à dos. J'ai fait assez de gaffes comme ça. En plus du contrat que j'ai pas posté, j'ai r'gardé des papiers que j'étais pas supposée voir... Mais j'étais pas capable d'me décider...
- Tu devais rester ici...

Elle se tut un long moment puis continua :

- J'suis retournée à l'appartement... C'est moi qui l'ai trouvé.

- Quoi! T'es r'tournée là?

- Ben... Oui... R'garde moi pas d'même! T'es blanc comme un drap! On dirait que t'as vu un fantôme! J'te rappelle que c'est moi qui ai trouvé un cadavre, pas toi!

Elle fit une pause.

- Y était deux heures. Vito était couché sur le plancher de la cuisine. Y avait le couteau de cuisine planté dans l'dos. C'était plein de sang. J'le r'gardais, pis j'étais comme figée. J'ai failli mourir de peur quand Garon est arrivé derrière moi. Y d'vait encore espionner. On a appelé la police. Après, ç'a été encore pire. Les policiers sont arrivés. Pendant qu'on attendait dans l'salon y ont appelé d'autres policiers pis y ont pris des mesures, des photos. Y fallait rester assis, pas bouger, toucher à rien, attendre qu'on vienne nous poser des questions. Y r'gardaient si y avait des empreintes digitales pis y fouillaient partout. Pis un policier au nez crochu nous a demandé d'écrire nos adresses sur une feuille de papier! Tu t'rends compte! Y sont fous! J'étais chez moi et Garon vit dans l'appartement à côté! Garon a même failli s'évanouir.

Elle eut un petit rire nerveux qui me fit sortir de ma torpeur.

- Tant qu'à moi, y aurait pu mourir là! Ça m'aurait rien faite! Après, le policier au nez crochu est r'venu nous poser des questions. Ça finissait plus! J'y ai dit que c'était mon mari qui était mort. Qu'j'savais pas qui avait pu faire ça. Y m'a d'mandé c'que j'faisais là! J'pouvais ben être là! C'est chez nous après toute! Y m'a d'mandé si on s'entendait bien Vito pis moi. J'y ai dit qu'oui. Mais, y m'a d'mandé c'que j'cachais sous mes lunettes de soleil pis y a regardé mes poignets. Après ça, le maudit Garon a été leur raconter qu'on s'était crié après la veille pis qu'j'étais partie de l'appartement pendant la nuit. Le nez crochu a même dit que les griffures que Vito avait au visage, c'était peut-être moi qui les avait faites avant d'le tuer... Et pis pourquoi j's'rais restée là si c'était moi qui l'avait tué? J'chus foutue! Y vont m'coller ça sur le dos!

Elle se mit à pleurer.

- Ben non! C'est pas toi voyons!
- Tu me crois, bredouilla-t-elle.
- Sûr que j'te crois!
- Toi, c'est pas la police!

Et elle se remit à pleurer de plus belle. Je ne savais plus quoi faire.

- Leur as-tu raconté c'que j'avais entendu au bar hier soir? Laurie a menacé de tuer Vito pis y s'est engueulé avec Mohamed qui l'a mis à la porte.
- Y m'ont d'mandé où Vito travaillait pis qui étaient ses amis. J'leur ai parlé du bar et pis de Laurie, pis de Mohamed, pis de... Ah! J'sais pu c'que j'leur ai raconté. Garon leur a parlé d'une femme rousse avec une cape et un genre de béret. A s'rait partie de l'appartement un bout de temps avant que j'arrive. Ensuite, y me lâchait pas avec les deux cent piastres qu'y avait supposément prêtées à Vito. J'y ai dit que j'avais rien à faire là dedans...
- Une femme rousse... comme Laurie...
- Tu crois? dit Nora.
- J'sais pas. Si Garon a vu une femme avec des cheveux roux descendre l'escalier, ça va leur prouver que ça peut pas être toi!

Elle me fit un sourire forcé. Puisque tôt ou tard les policiers arriveraient jusqu'à moi, je pourrais toujours leur dire que Nora était restée avec moi jusqu'au moment où elle était retournée dans son appartement. Mais, arriveraient-ils jusqu'à ma mère? Si oui, ce qu'elle raconterait prouverait que je mentais pour sauver Nora. Dans ce cas, Nora et moi nous enfoncerions tous les deux. Nous avons discuté tard dans la nuit sans trouver de solution. À bout de forces, nous nous sommes endormis sur le lit défait.

Le lendemain matin, je me réveillai en sursaut. Nora dormait toujours à côté de moi. Elle avait gardé ses lunettes de soleil. Je regardai l'heure. J'étais en retard pour la livraison des paquets des Laboratoires Faucher. Je me précipitai dans la salle de bain pour faire quelques ablutions. Je sautai dans mes jeans et attrapai mon blouson. Puis, tout d'un coup, je me rappelai que nous étions samedi. J'avais dû faire du bruit. Nora était dans l'encadrement de la porte et me regardait.

- Enlève ces lunettes-là! Ça m'énerve! lui dis-je.
- T'es fâché contre moi! dit-elle en pleurant.

Je m'approchai, la pris dans mes bras et lui dis doucement :

- Pardon. J'suis pas fâché contre toi. J'm'énerve, pis j'devrais pas. Je pensais qu'on était vendredi et pis que j'étais en retard. Et pis j'm'inquiète pour toi.
- Veux-tu v'nir avec moi à l'appartement? dit-elle en reniflant. J'voudrais aller chercher mes affaires pis pus jamais r'mettre les pieds là. C'est Vito qui l'avait loué avant qu'on se marie. Moi j'en veux pus!

- Les meubles t'appartiennent maintenant et pis c'est toi qui es responsable de l'appartement. Et pis l'enterrement. Pis les cent cinquante mille piastres qu'il a gagnées à la loterie... ajoutai-je.
- Ouais. T'as raison. J'vais être riche maintenant. J'm'occuperai de l'appartement après.

Une demi-heure plus tard, nous étions sur la rue Barclay. L'autre porte du palier s'était entrouverte, mais Garon n'était pas sorti de chez lui. Chez Nora, tout était sans dessus dessous. Elle avait ramassé ses affaires et les avait entassées dans une valise usée, un sac de sport, deux sacs d'épicerie et trois petites caisses de carton que nous avions dénichées au fond d'une garde-robe. Pendant que nous sortions de l'appartement pour mettre ses maigres possessions dans mon taxi, Garon était apparu sur le palier. Il s'était plaint de son état de santé aggravé par l'abominable journée qu'il avait passée la veille. Il m'assura qu'il avait vu l'assassin. C'était une femme assez grande qui portait une cape grise, un béret noir et qui avait de longs cheveux roux et des lunettes de soleil. Il ne savait pas s'il pourrait la reconnaître parce qu'il ne l'avait vue que de côté et qu'elle descendait les marches rapidement. Il porta la main à son cœur et m'assura que celui-ci en avait pris un coup. Je me retins de lui dire que ce devait être lui qui avait pris un coup. Il empestait le gin. Il ajouta que Vito lui devait trois cents dollars et que maintenant plus personne ne les lui rendrait. En tant que cousin de Nora, je pourrais bien le rembourser, étant donné que Nora avait refusé de le faire. Elle aurait pu avoir pitié d'un pauvre homme comme lui. Nora m'avait parlé de deux cents dollars et ce vieux gremlin essayait de tirer cent dollars de plus de moi! Pendant que je de me débarrassais de Garon, ce qui devait arriver arriva. Un homme grand et maigre monta les escaliers et nous barra le passage. Il avait un nez en bec d'aigle et des yeux bleus perçants.

- Ah non! souffla Nora.

Je la regardai.

- C'est l'policier d'hier, dit-elle.

L'homme continua à monter les escaliers et se pencha comme pour ramasser quelque chose.

- Ah! Je pensais bien que je l'avais perdu quelque part par ici, dit-il en se relevant.

Il tenait un stylo argenté dans sa main. J'aurais pourtant juré qu'il n'y avait rien dans l'escalier quelques secondes plus tôt. Ses yeux démentaient le sourire qui s'afficha sur son visage lorsqu'il nous dit que c'était un cadeau que son père lui avait fait lorsqu'il était sorti de l'école de police. De la sueur coula dans mon dos.



Appuyé sur le bord de la rampe, Garon observait la scène.

– C'est encore vous! hurla-t-il. Y a pu rien à voir ici! Sauf le cousin comme de raison. C'est de lui que j'veous ai parlé hier, ajouta t-il en se penchant dangereusement sur la rampe.

J'aurais bien voulu étrangler Garon! Je n'avais pas besoin qu'on attire l'attention sur moi en me qualifiant de « cousin ». Comment est-ce que j'allais prouver cela? Je remarquai les ongles très longs de Garon à sa main droite et je me rappelai que Nora m'avait dit l'avant-veille qu'il les gardait ainsi pour jouer de la guitare. Je me demandai si le policier l'avait remarqué?

– Je m'appelle Hodd, dit le policier avec un fort accent britannique. Il me tendit une main que je fis semblant de ne pas voir. J'avais des paquets plein les bras. Vous connaissiez bien Vito? ajouta-t-il.

– Ben... Eh... Pas si bien que ça...

– Vous êtes pourtant le cousin de Madame. On m'a raconté que vous venez chez elle...

– Ben, on se voyait pas si souvent... On est des cousins éloignés...

J'avais l'impression de me noyer.

– J'suis venu la dépanner, ajoutai-je pour me donner une contenance.

– Où est-ce que vous étiez hier au milieu de la journée?

– Pourquoi vous me d'mandez ça?

– Je pose des questions, comme ça. Peut-être que vous pourriez m'aider...

– Je sais-tu moi! J'étais dans mon taxi... Non, chez ma mère...

– Dans votre taxi ou chez votre mère?

– C'est important?

– Ça pourrait le devenir...

– J'ai dîné chez ma mère et j'ai travaillé le reste de la journée. Vous pourriez pas me laisser passer. Ça commence à être pesant ces affaires là...

– Bien sûr.

Je dévalai les escaliers aussi vite que mes paquets me le permettaient, Nora sur mes talons. Plus vite nous serions partis d'ici, mieux cela vaudrait. Nous avons tout entassé dans le coffre de mon taxi. Mais la valise était restée sur le pallier et je retournai dans l'immeuble

pendant que Nora s'installait dans la voiture. Hodd me suivait comme s'il avait été à ma remorque.

– Elle habite loin d'ici votre mère? me demanda-t-il.

– Non, pas très...

Je mis la valise dans le coffre de l'auto et me dirigeai vers la porte de mon taxi.

– Attendez! Je vais avoir d'autres questions à vous poser. Voulez-vous inscrire votre adresse et celle de votre mère sur ce carnet?

– Mais...

– Vous inquiétez pas. C'est la routine. J'interroge tous ceux qui connaissent la victime.

Il parlait avec douceur, mais son regard disait qu'il ne me lâcherait pas tant que je n'aurais pas fait ce qu'il me demandait. J'aurais pu lui dire que je n'avais rien à voir là-dedans et que je ne dirais rien sans avoir vu un avocat, mais lâchement, par peur qu'il pense que j'avais quelque chose à cacher, je pris le stylo qu'il me tendait, le même qu'il avait supposément perdu dans l'escalier. J'écrivis mon adresse et celle de ma mère sur le carnet qu'il m'avait présenté. Je démarrai. Dans mon rétroviseur, rapetissait l'homme au profil d'aigle qui était planté sur le trottoir et nous regardait partir comme un loup qui attend sa proie sous le vent.

– Où habite ta copine Marie-Lyne?

– Quoi? On va pas chez toi? questionna Nora.

– J'aimerais mieux que tu viennes pas chez moi pour quelques jours. Le temps que les choses se tassent. J'me méfie de ce gars-là.

– Qu'est-ce qu'on va faire?

– On va commencer par aller chez ta copine, dis-je.

– Mais qu'est-ce qu'elle va dire?

– Si tu m'donnes son adresse, on va aller lui d'mander.

Marie-Lyne était encore endormie lorsque nous avons sonné à sa porte. Traînant ses pieds nus et portant un pyjama trop grand, elle nous offrit des toasts et du café et accepta de bonne grâce d'héberger Nora même si l'appartement était minuscule. Son chum était camionneur. Il livrait un chargement dans le sud des États-Unis et ne reviendrait pas avant une semaine. Après on verrait. À la fin de l'avant midi, je laissai Nora avec sa copine, après avoir pris la précaution de lui



demander le numéro de son téléphone cellulaire. Nous avions convenu de souper ensemble. Je rapportai chez moi les boîtes et les sacs et Nora ne garda que la valise. Je passai l'après-midi à conduire des clients.

Chaque fois que je regardais dans mon rétroviseur, je revoyais le profil d'aigle de l'inspecteur Hodd. Croyait-il que Nora avait assassiné Vito? Avais-je gagné Nora pour la perdre aussitôt? Les rues de la ville défilaient devant moi sans que je m'en aperçoive. L'heure du souper arriva. Nora et moi avons passé des heures à discuter de Laurie, de Mohamed, de Garon. Elle paniquait à l'idée que Hodd vienne l'arrêter. Épuisé, je la raccompagnai chez Marie-Lyne et rentrai chez moi après lui avoir donné rendez-vous pour le lendemain à la même heure. Après une mauvaise nuit, je retournai à mon taxi. Cela valait mieux que de ne rien faire.

Deux jours passèrent. Mon cellulaire sonnait souvent. Chaque fois, c'était le numéro de téléphone de ma mère qui apparaissait sur l'afficheur. Je remettais d'heure en heure le moment de la rappeler. Vers deux heures, je reçus un appel de Nora. Elle voulait me voir tout de suite. Assise dans mon taxi, elle m'apprit que Hodd était allé la voir. Je lui demandai si elle lui avait donné l'adresse de Marie-Lyne. Elle me dit que non. L'avant-veille, il nous avait donc suivis. Il lui avait appris que le médecin légiste situait la mort de Vito entre midi et deux heures et l'avait encore questionnée sur son emploi du temps de la journée de vendredi. Elle avait fini par lui raconter que Vito l'avait frappée dans la nuit de jeudi à vendredi.

- Tu lui as dit que Mohamed l'avait mis à la porte?
- Ben, oui,, dit-elle. J'aurais peut-être pas dû...
- Pourquoi?
- J'sais pas. J'voudrais pas lui créer d'ennuis.
- Mais là, c'est toi qui risques d'avoir des ennuis...
- Pourquoi tu m'dis ça? J'ai suffisamment la trouille. T'as pas besoin d'en rajouter!
- Excuse-moi, dis-je, je suis un peu nerveux. Pour jeudi soir? Tu lui as raconté?
- Non.

C'était toujours cela de pris... Mais il finirait bien par savoir. Elle me dit qu'elle s'était occupée des funérailles avec le père de Vito et qu'ensuite elle était allée à La BarKhane. Laurie et Mohamed avaient déjà été interrogés. Hodd ne perdait pas son temps. Il avait demandé à Laurie et Mohamed d'écrire l'adresse de leur domicile sur son carnet.

- J'suis sûre que ce gars là est fou... avait dit Nora.

Hodd les avait ensuite questionnés sur leur emploi du temps entre midi et deux heures. Il avait ajouté que quelqu'un les avait entendus menacer Vito la veille du meurtre. Mais Laurie et Mohamed avaient nié.

- Laurie et Mohamed ont dit à nez-crochu qu'ils étaient ensemble au bar à faire l'inventaire d'la boisson et à faire la mise en place pour...
 - J'pensais que le bar n'était ouvert que le soir, l'interrompis-je.
 - Le bar ouvre vers trois heures, mais y vont souvent travailler bien avant...
 - Y étaient là à midi? questionnai-je.
 - Ben, y m'ont dit vers midi et demi. J'pense.
 - Est-ce qu'un des deux a pu tuer Vito pis arriver au bar pour et demi... À moins qu'y mentent tous les deux pour se couvrir?
 - Tu penses vraiment ça? dit Nora.
 - J'sais pas. J'ai entendu Laurie menacer Vito de le tuer... Même si elle a dit à Hodd que c'était pas vrai... C'qu'y faudrait savoir, c'est c'que la police pense...
 - C'est sûr que Laurie était pas pour dire que oui! répliqua Nora.
 - Mais la femme que Garon a vue avait les cheveux roux...
 - Laurie est un peu brusque des fois mais... De là à tuer... Et pis Mohamed? dit Nora.
 - T'imagines Mohamed avec une perruque rousse?
- L'idée de cet homme musclé comme un culturiste, au crâne aussi lisse qu'une boule de billard, portant une perruque aux longs cheveux roux fit sourire Nora pour la première fois depuis des jours.
- T'es pas sérieux! Et pis si c'était Garon? continua-elle.
 - Pourquoi il l'aurait tué? À cause des deux cents piastres? dis-je. Un mort peut pas vous rembourser... À moins qu'y ait pris l'argent dans son portefeuille...
 - Vito avait jamais autant d'argent sur lui...

Cela ne nous menait à rien. Je m'avisai qu'elle n'était pas chez Sandrovsky et Hachelson. Elle me dit qu'elle avait quitté cet emploi avant d'être mise à la porte. Elle avait fait trop de gaffes. Elle hésita puis m'annonça qu'elle ne souperait pas avec moi ce soir. Mohamed lui avait offert de remplacer Vito derrière le bar. Elle commençait son



travail à cinq heures. Mohamed s'intéressait-il aux cent cinquante mille dollars que Vito avait gagnés à la loterie et qui appartiendrait bientôt à Nora? Cela devenait trop compliqué. Dans quoi m'étais-je fourré?

Bien plus tard, je rentrai chez moi après m'être arrêté chez Pepito pour acheter une pizza. Une forme noire, qui avait relevé le col de son manteau pour se protéger du vent de novembre, était assise sur le perron devant la porte de mon immeuble. Des feuilles mortes poussées par le vent volaient autour d'elle. Pendant un instant, j'eus l'espoir de voir Nora. Mais la forme noire au col relevé avait le profil d'aigle qui m'avait hanté toute la journée.

- Vous travaillez toujours aussi tard? demanda Hodd en se levant.
- Vous êtes sûrement pas là pour vous inquiéter d'mes horaires de travail!
- Au contraire. Ça m'intéresse beaucoup, répondit-il avec son accent britannique. Si vous me parliez de ce que vous faisiez vendredi entre midi et deux heures?
- J'veus ai répondu l'autre jour. J'ai dîné chez ma mère.
- À quelle heure précisément?

Je lui racontai que j'étais arrivé vers onze heures trente et que j'étais ressorti quelques minutes pour acheter du lait au coin de Côte-des-Neiges. Puis, j'avais traîné un peu chez ma mère et je m'étais rendu compte qu'il passait la demie de deux heures lorsque j'étais retourné à mon taxi.

- Ça vous suffit? ajoutai-je en faisant un pas vers la porte de l'immeuble. J'voudrais rentrer chez moi et manger un peu!
- Parlez-moi de vos relations avec Nora.
- Y a rien de spécial à dire. C'est une cousine éloignée... dis-je.
- Qui a passé la nuit de jeudi à vendredi chez vous...
- Elle v'nait d'se faire cogner par son mari. Elle avait besoin d'une place où aller. J'habite pas loin.
- Et c'est tout?
- Qu'est-ce que vous voulez d'plus? dis-je.
- Vous alliez souvent à La BarKhane?
- De temps en temps...

- Vous avez souvent entendu Vito se quereller avec Laurie et Mohamed?

- Ben... Des fois, ça arrivait...
- On m'a dit que vous les aviez entendus menacer Vito.
- C'est vrai. Une fois. Bon, j'voudrais aller manger!

Cette fois, j'ouvris la porte et entrai dans l'immeuble.

- Ah! J'allais oublier, dit Hodd en retenant la porte. Quel est le nom du dépanneur où vous avez acheté votre lait?
- Le quoi?
- Le dépanneur...
- J'me rappelle pas du nom, aboyai-je. Celui qui est au coin de Goyer et de Côte-des-Neiges.

Je montai l'escalier en courant. À peine avais-je eu le temps de mettre ma clef dans la serrure que le téléphone s'était mis à sonner. Je décrochai le combiné et la voix affolée de ma mère résonna :

- Enfin! Ça fait des jours que j'essaie d'te r'joindre! Pourquoi tu répondais pas? Y a un policier qui est venu me poser des tas de questions sur toi. Ça été vraiment horrible! C'est quoi cette histoire de meurtre? Comment est-ce qu'y peuvent te soupçonner? Ces gens là sont des monstres! Comment ça se fait que tu connaissais ce gars là? C'est vrai que dans le taxi on rencon...
- Arrête! S'il te plaît! Arrête! dis-je.

Elle se calma un peu. Hodd lui avait demandé si elle connaissait Vito Corleone, si elle avait déjà vu Nora. Comme il l'avait fait pour moi, il lui avait demandé à quelle heure j'étais arrivé pour dîner, ce que j'avais fait, à quelle heure j'étais allé au dépanneur, à quelle heure j'étais retourné à mon taxi. Ce qu'elle lui avait dit concordait exactement avec ce que j'avais moi-même répondu et je rassurai ma mère en lui affirmant que, puisque Vito avait été tué entre midi et deux heures selon le médecin de la police, cela ne pouvait absolument pas être moi et qu'elle pouvait dormir tranquille.

- J'avais bien senti qu'il allait se passer quelque chose de grave, ajouta-t-elle d'une voix plus calme. Comme je l'ai dit au policier, tout me semblait bizarre ce jour-là. Le lait que je trouvais trop chaud, mon émission préférée qui n'était pas passée à la même heure. L'intuition, je suppose. En fin de compte, il était pas si pire que ça le policier. Avant de partir, il m'a même aidé à finir mon mots croisés.



Après m'avoir fait promettre d'aller dîner avec elle le lendemain midi, elle me souhaita bonne nuit et raccrocha. Lorsque je pus enfin manger ma pizza, elle était froide.

Je remis la visite à ma mère au jeudi. J'en étais venu à avoir peur de ces interminables discussions sur Vito Cordeone. L'heure du dîner arriva quand même trop rapidement. En cette journée de novembre, le soleil se cachait derrière des nuages menaçants. Je me retrouvai devant l'appartement de ma mère. Lorsque je mis la clef dans la serrure, je me rendis compte que la porte n'était pas verrouillée. Une voix avec un fort accent britannique parvenait jusqu'à moi.

- C'est pour cela que j'ai demandé un mandat de perquisition Madame, disait Hodd.
- Mais, c'est *mon* manteau! Vous avez pas le droit! J'ai rien à voir avec cette histoire de meurtre! Vous pensez quand même pas qu'une honnête femme comme moi est allée tuer un homme qu'elle connaissait même pas!
- Je ne vous accuse de rien. Le manteau que portait la femme qui est sortie de chez la victime à l'heure où il a été tué correspond exactement à la description de votre manteau : une cape grise. Et j'ai aussi besoin de votre béret noir. Ce sont des pièces à conviction Madame.
- Ah! Enfin! dit ma mère en me voyant entrer dans la cuisine. Explique-lui! Fais quelque chose!

Hodd était là. Planté devant elle comme les nuages menaçants devant le soleil. Un freluquet portant de petites lunettes rondes l'accompagnait.

- Comme je l'expliquais à Madame votre mère, je dois saisir ce manteau.

Il s'approcha de moi et continua :

- Les taches, juste là, sur le devant, je parierais ma chemise que ce sont des taches de sang. Le sang de Vito Cordeone.
- Vous allez quand même pas accuser ma mère d'avoir assassiné ce gars là? m'écriai-je. Elle était ici, avec moi! Elle vous l'a dit et elle le connaissait même pas.
- Je n'accuse pas votre mère. Il n'y avait pas d'empreintes sur le couteau de cuisine qui a tué Cordeone mais le médecin légiste a été formel lorsqu'il a regardé le cadavre dans l'appartement le jour du crime. Les coups de couteau qui ont tué Cordeone ont été portés par quelqu'un qui s'est servi de sa main gauche. Votre mère est

droitière. Je l'ai constaté lorsque je l'ai aidée à terminer son mots croisés l'autre jour.

Il se tut et me regarda fixement.

- Alors, qu'est-ce que vous faites ici? dis-je.
- Je veux la cape pour prouver qu'elle est tachée du sang de la victime et... je cherche une personne qui se sert de sa main gauche. Ce n'est pas Nora ni son voisin Monsieur Garon. Ce ne sont pas non plus Laurie ou Mohamed. La seule personne mêlée à cette affaire qui écrit de la main gauche c'est *vous*. C'est *vous* qui avez tué Vito Cordeone.
- De quoi vous parlez? J'étais ici. Pis les griffures au visage. J'me ronge les ongles...
- Le légiste qui a examiné le cadavre nous assure que les griffures au visage ont été faites plusieurs heures avant la mort. L'assassin peut très bien avoir les ongles courts...
- Ça veut rien dire. Vous inventez n'importe quoi! Des tas d'gens sont gauchers pis sont pas des assassins!
- Peut-être. Mais, ce ne sont pas *tous* les gauchers qui connaissent la victime et qui ont à portée de main un béret noir et une cape grise maintenant tachée de sang. Je l'avais remarquée dans la garde-robe de l'entrée. La porte était mal fermée. Et votre mère ne nous a signalé aucun vol ou aucune intrusion dans son appartement.
- Laurie, Mohamed, vous y avez pensé? Pourquoi y auraient pas utilisé leur main gauche pour le tuer. Après tout, ils l'avaient menacé. Et puis c'est pas la seule cape grise à Montréal!
- Laurie et Mohamed étaient au bar. Un livreur de bière est resté là de midi quinze à midi quarante cinq et un autre témoin confirme qu'il les a vus à la même place vers une heure trente.

Moi qui croyais qu'ils arrivaient au bar vers quinze heures... J'aurais du vérifier.

Hodd se tut, puis ajouta :

- Vous savez, j'ai commencé à vous soupçonner le matin où je vous ai rencontré. Je vous ai demandé d'écrire votre adresse et vous avez été le seul à utiliser votre main gauche.

Je ne dis rien. Hodd continua :

- Vendredi matin lorsque votre supposée *cousine* est arrivée chez vous rouée de coups par Vito Cordeone, vous avez décidé d'éliminer



Cordeone. Vous avez acheté une perruque rousse, puis vous êtes allé au dépanneur acheter un litre de lait que vous avez laissé dans votre voiture. Vous êtes ensuite venu dîner chez votre mère. Vous avez trafiqué l'horloge de la cuisine pendant que votre mère était occupée à autre chose.

– J'étais en train de préparer le dîner! riposta ma mère. Je l'aurais vu! Vous dites n'importe quoi! Je ne suis pas sortie de la cuisine sauf...

Elle s'arrêta. Elle s'était souvenue des comprimés que je lui avais demandés pour mon mal de tête. J'étais resté seul dans la cuisine à ce moment là. Elle s'assit à la table et mit sa tête dans ses mains. Hodd continua :

– Vous êtes ressorti pour soi-disant acheter du lait. Vous avez pris le manteau gris et le béret dans la garde-robe de l'entrée. Probablement avant de sortir, vous avez mis la perruque rousse et des gants et vous êtes allé chez Cordeone. En passant entre les immeubles, cela prend trois minutes. J'ai vérifié. Vous avez trouvé un prétexte pour que Cordeone vous laisse entrer chez lui et vous lui avez donné trois coups de couteau dans le dos. De la main gauche. Quelques gouttes de sang ont éclaboussé le devant de la cape grise. Quand vous êtes sorti, vous avez fait claquer la porte de l'appartement pour attirer l'attention du vieux Monsieur Garon, qui vous le saviez, surveillait ses voisins. Vous pensiez faire porter les soupçons sur Laurie grâce à la perruque rousse. Vous êtes revenu dîner en apportant le litre de lait qui avait eu le temps de tiédir. C'est votre mère qui me l'a dit... Nous avons vérifié les bandes vidéo du dépanneur où vous êtes allé. Vous aviez acheté le lait vers dix heures douze du matin. Donc, bien avant l'heure où vous êtes venu dîner. Vous avez replacé le manteau et le béret dans la garde-robe de l'entrée. Je ne sais pas si vous vous étiez rendu compte qu'il y avait des taches de sang. Mais c'était plus prudent de ne pas attirer l'attention sur le manteau. Ensuite, vous avez mangé et, pendant que votre mère était dans le salon devant son poste de télévision, se plaignant de l'heure de diffusion de son émission préférée, vous avez remis l'horloge de la cuisine à l'heure. Lorsque vous êtes parti, vous vous êtes débarrassé des gants et de la perruque rousse dans une poubelle à côté de l'immeuble...

– Mais non! Je...

Je me tus.

– Mais non quoi? questionna Hodd.

Je n'ajoutai rien. Je m'étais débarrassé des gants et de la perruque dans une poubelle près d'une station de métro dans l'est de Montréal en conduisant un client. Mais, il était inutile d'en rajouter. Je fis un mouvement pour me diriger vers la porte. Hodd cria : « Brixwell! » Le freluquet aux lunettes rondes bondit vers moi. Il avait une poigne d'acier et il me menotta dans le temps de le dire. Je regardai ma mère assise à côté de la table de la cuisine les yeux dans la vague et lui en voulus. Si elle s'était contentée de raconter à Hodd ce qu'elle avait vu sans y ajouter ses *intuitions*, je n'en serais pas là. Comme toujours, elle parlait trop. Et moi, je n'avais pas fait mieux...



Les analyses des chimistes de la police scientifique ont confirmé que le sang sur la cape de ma mère était bien celui de Vito Cordeone. Je suis en prison depuis cinq mois. Nous en sommes à la énième journée de mon procès. La neige a remplacé les feuilles mortes poussées par le vent. Aujourd'hui, c'est le courant d'air qui traverse la salle d'audience 1349 qui me fait frissonner. L'huissier ouvre la porte au juge Damien Tremblay qui s'avance lentement vers son bureau de bois noir et y dépose un dossier épais comme un mur de prison. Gros, laid, sans menton, sa peau sèche semble recouverte d'écaillés. Ses petits yeux chassieux me jettent un regard méprisant par-dessus ses lunettes en demi-lune. Un saumon... Il ressemble à un saumon. Où est-ce que j'ai déjà vu cela? L'huissier demande aux journalistes de se taire. Nora, Laurie, Mohamed, ma mère et moi sommes rassemblés pour une mauvaise pièce de théâtre. Il ne manque que le fantôme de Vito. De sa voix aigre, le juge Tremblay s'adresse à nous comme un père exaspéré à ses enfants demeurés. Ce qu'il raconte ne m'intéresse pas. J'ai réentendu les questions des avocats, les témoignages des policiers et des témoins trop de fois. Mon avocat a beau se démener, je sais comment cela va finir. La seule chose qui m'importe c'est le ventre rond de Nora et sa main dans celle de Mohamed. Malgré ses airs fragiles, elle n'a pas besoin d'un capitaine pour mener sa barque. Avec mon enfant, l'argent de Vito et le bar de Mohamed, qui sait jusqu'où elle ira. Ce qui est certain, c'est que pour les vingt prochaines années, je ne serai pas là pour la regarder faire. Si le juge a l'air d'un saumon, moi, je me suis laissé prendre comme un vulgaire poisson.

